Document generated on 10/11/2024 11:45 p.m.

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Nouveaux regards sur les débuts de notre littérature

Marie-Frédérique Desbiens, *Le premier romantisme au Canada. Entre engagement littéraire et politique*, Montréal, collection Romantismes, Nota bene, 2018, 350 p.

Micheline Cambron

Volume 15, Number 2, Spring 2021

URI: https://id.erudit.org/iderudit/95367ac

See table of contents

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)
1929-5561 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Cambron, M. (2021). Review of [Nouveaux regards sur les débuts de notre littérature / Marie-Frédérique Desbiens, *Le premier romantisme au Canada. Entre engagement littéraire et politique*, Montréal, collection Romantismes, Nota bene, 2018, 350 p.] *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *15*(2), 20–21.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

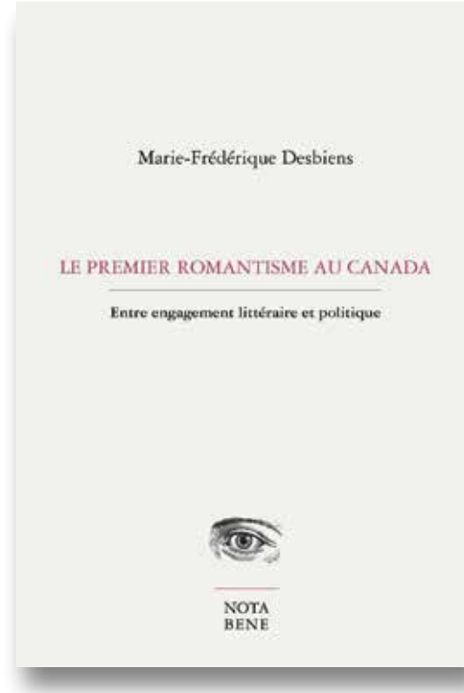
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Nouveaux regards sur les débuts de notre littérature

Micheline Cambron
Professeure au département des littératures de langue française de l'Université de Montréal



Marie-Frédérique Desbiens
Le premier romantisme au Canada. Entre engagement littéraire et politique
Montréal, collection Romantismes, Nota bene, 2018, 350 p.

L'ouvrage de Marie-Frédérique Desbiens éclaire une période de la littérature québécoise qui souffre de la persistance de nombreux lieux communs qui en rendent l'accès peu attrayant. À ce titre, il intéressera non seulement les spécialistes de littérature, mais aussi l'ensemble des chercheurs en études québécoises. La thèse défendue est que la littérature québécoise des décennies 1830 et 1840, qu'elle relève de l'intime (journaux intimes, correspondances) ou qu'elle paraisse dans les revues et les journaux, témoigne d'une intrication entre esthétique et politique qui est caractéristique du premier romantisme tel qu'on peut le découvrir au même moment non seulement en France, mais aussi en Irlande, en Écosse, en Italie, en Pologne et même en Amérique du Sud. Cela s'oppose à l'idée reçue selon laquelle la littérature d'inspiration romantique commencerait ici vers 1860, sous l'égide de l'abbé Henri-Raymond Casgrain, dans la mouvance de ce qui a été désigné comme l'École patriotique de Québec, très en retard donc sur le mouvement romantique européen. Elle tend aussi à ouvrir la réflexion sur les liens qui ont existé entre ce premier mouvement romantique, étroitement lié au mouvement patriote, et le second, plus conservateur et plus religieux, qui s'installe après 1860.

L'argumentation se déploie sur fond des lieux communs contre lesquels les historiens de la littérature québécoise s'escriment depuis des décennies, apparemment sans succès : l'isolement des Canadiens lié à l'absence de liens entre le Bas-Canada et la France avant l'arrivée de la *Capricieuse*, en 1855 ; l'absence de textes littéraires du cru, déduite à tort de la rareté des publications en volume, alors que le XIXe siècle est celui des journaux, répandus dans le Bas-Canada autant qu'en Europe ; la contradiction postulée entre le politique et l'esthétique, alors même que les combats nationalitaires qui ébranlent le monde durant la première moitié du XIXe siècle tendent à unir indissolublement les deux. Plutôt que de se lamenter, Marie-Frédérique Desbiens s'attache à déconstruire ces clichés persistants. Une introduction, robuste, posée sur un horizon théorique dense, donne à voir le romantisme tel que les travaux actuels en littérature et en histoire culturelle le pensent, c'est-à-dire comme un ensemble complexe qui se transforme au fil des années et dont le premier état, le « premier romantisme » du titre, ne correspond guère au lieu commun : non, le romantisme de se limite pas, et parfois même il s'oppose, à l'épanchement du moi et à la contemplation de la nature, hors de la vie sociale.

Cet ouvrage nous invite à transformer le regard que nous posons sur les débuts de notre littérature et de notre conscience nationale. Ce n'est pas rien. Cela mérite lecture.

Cela étant posé, Marie-Frédérique Desbiens présente, dans la première partie de son premier chapitre, la réception critique des textes publiés entre 1830 et 1840 — et un peu après. Elle montre comment celle-ci a, par couches successives, figé le regard et décomplexifié la pensée. Le poids des magistères successifs d'Henri-Raymond Casgrain et de Camille Roy y apparaît comme verrouillant les interprétations, imposant une définition de l'écriture bonne, détachée de l'action sociale et politique. Certes, dans toute société, le discours des manuels tend à imposer des hiérarchies. Mais, dans le cas de la littérature québécoise de la première moitié du XIXe siècle, ces jugements accumulés tendent à nier l'existence même d'une littérature dont les formes génériques, les thèmes et les motifs sont pourtant pleinement en accord avec les pratiques romantiques qui leur sont contemporaines, démonstration qui fait l'objet de la seconde partie du chapitre. Marie-Frédérique Desbiens convoque des théoriciens et des analystes du romantisme français, et européen, en appui à sa réflexion. Elle insiste sur le développement en Irlande d'un « présent romantique » semblable à celui du Bas-Canada, montrant l'homologie entre les deux espaces nationaux, à la fois au plan politique – car l'Irlande est une « colonie anglaise dont les tribulations historiques rappellent en grande partie celles du Canada » –, et au plan littéraire puisqu'y prédomine une littérature de témoignage caractéristique du « premier romantisme » (p. 85). Penser le romantisme canadien exige donc de considérer ses liens avec les littératures des « petites nations » (Casanova).

Le second chapitre expose les actions et les effets de la littérature dans l'« invention » de la nation, après la cession du pays par la France. Dès que des presses sont amenées dans le Bas-Canada, des périodiques diffusent des textes littéraires d'ailleurs et d'ici, et contribuent à faire germer une conscience nationale. S'appuyant sur Fernand Dumont, Marie-Frédérique Desbiens dispose d'abord aux yeux du lecteur de riches matériaux qui témoignent à la fois de la circulation au pays des textes romantiques étrangers – dans les bibliothèques, les librairies, les journaux –, et de la façon dont les écrivains bas-canadiens s'approprient les genres, les thèmes, les motifs, voire les mots mêmes de ces textes. La démonstration déborde ici la décennie 1830 pour inclure la décennie 1840, ce qui montre bien que le mouvement qui relie littérature et politique ne s'essouffle pas de suite après l'Acte d'Union. L'argumentation s'approfondit ensuite par l'examen de la circulation transatlantique durant cette période : les voyageurs canadiens ayant séjourné en Europe et les voyageurs européens qui s'installent, même provisoirement, dans le Bas-Canada transportent le romantisme politique dans leurs bagages, jouant un rôle important dans le développement des médias et de l'édition. En somme, la littérature de la décennie 1830 et, dans une certaine mesure, de la suivante s'inscrit dans l'*éthos romantique* dont parle Paul Bénichou[1].

1 Paul Bénichou développe la notion d'*éthos romantique* dans une série d'ouvrages qui continuent à inspirer les historiens de la littérature en général et les spécialistes du romantisme en particulier : *Le sacre de l'écrivain* (José Corti, 1973) ; *Le temps des prophètes, Les Mages romantiques et L'école du désenchantement* (Gallimard, 1977, 1988, 1992).

suite à la page 21

suite de la page 20

Le troisième chapitre est le plus substantiel au plan théorique. Marie-Frédérique Desbiens expose d'abord les travaux déterminants autour de la notion de génération, depuis Wilhelm Dilthey jusqu'à Karl Manheim, en passant par François Mettré et Ortega y Gasset. Oubliée ensuite par les historiens et les épistémologues, la notion sera problématisée à nouveau en littérature (Léo Spitzer, Paul Bénichou) et en histoire culturelle (Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, Jean-Claude Caron), tout particulièrement à propos des « générations romantiques ». Sont ensuite présentés, avec leurs générations respectives, les écrivains, journalistes, mémorialistes, animateurs qui *ont fait* la littérature du Bas-Canada. Antérieure au romantisme, une première génération d'intellectuels, formée au moment des Révolutions américaine et française, investit les médias et les institutions parlementaires entre 1800 et 1810 ; elle ne répugne pas à s'opposer au pouvoir colonial. Une seconde, celle des Patriotes, caractérisée par la jeunesse de ses acteurs et frottée à l'esprit romantique, vit, parallèlement à la naissance, au développement puis à l'échec du Parti Patriote, l'émergence d'une *littérature canadienne* désignée comme telle, et d'œuvres plus ambitieuses, qui se réclament librement des modèles romantiques européens. Une troisième enfin, qui n'en est pas tout à fait une – Marie-Frédérique Desbiens parle d'un « rameau » de la seconde –, est constituée des « jeunes » nés entre 1820 et 1825, qui se reconnaîtront dans l'action médiatique, politique et littéraire des Patriotes puis des Rouges. Pour chacune de ces générations sont évoqués des acteurs porteurs de « trajectoires exemplaires ». On pourra regretter que les travaux les plus récents soient peu cités, mais il faut observer que même sans eux l'argumentation est étayée de manière tout à fait suffisante.

La force de l'ouvrage est de réaliser une synthèse qui déploie ce nouveau récit, dans lequel la littérature débute, au Québec, bien avant la date de 1860 à partir de laquelle Henri-Raymond Casgrain se posait comme « père » de la littérature canadienne, lui qui avait rejeté dans l'ombre tout ce qui précédait.

Le chapitre suivant, articulé autour des caractéristiques littéraires des œuvres du « premier romantisme », met en relief leur inscription dans le présent, vu comme lieu d'ancrage essentiel de l'action. Marie-Frédérique Desbiens présente les genres, les thèmes, les motifs et les procédés chers aux écrivains romantiques – ceux du canon, mais aussi ceux des marges – intimes (et souvent féminines) ou populaires (feuilletons, chansons, etc.) —, tout en faisant une place importante à la « rencontre du moi et de l'histoire » (p. 192 et suiv.). Elle propose ensuite quelques études de cas, présentées en deux groupes : celui du romantisme patriotique (1830-1840), puis celui des Rouges (après 1840). Les nombreux renvois au *Dictionnaire des œuvres littéraires* (1978) et à *L'histoire de la vie littéraire* du Québec (1992) qui sont faits montrent que se trouvait là, déjà, matière à déconstruire les lieux communs. Indirectement, cela révèle le peu d'impact qu'ont eu les travaux érudits sur une vulgate qui doit encore et toujours être déconstruite, malgré l'accumulation de preuves contraires.

De fait, l'objectif poursuivi semble moins d'ajouter des informations supplémentaires que de créer un régime de pertinence nouveau qui puisse les accueillir : un nouveau récit. La force de l'ouvrage est de réaliser une synthèse qui déploie ce nouveau récit, dans lequel la littérature débute, au Québec, bien avant la date de 1860 à partir de laquelle Henri-Raymond Casgrain se posait comme « père » de la littérature canadienne, lui qui avait rejeté dans l'ombre tout ce qui précédait. En outre, la littérature canadienne de la première moitié du XIXe siècle se trouve placée, démonstration à l'appui, dans une large mouvance internationale, celle du premier romantisme, ce qui contredit la vision autarcique et passéiste, paroissienne pour tout dire, qu'on lui prête trop souvent. Et les œuvres évoquées acquièrent, grâce aux comparaisons, un véritable statut littéraire.

La troisième partie de l'ouvrage, intitulée « Réévaluation : bilan et prolongements », comporte une première section, resserrée autour de la décennie 1830-1840, dans laquelle se trouve condensée l'argumentation précédente, ce qui occasionne quelques redites, même si les divers fils tendus autour du processus de création de l'« identité nationale » (p. 261) sont efficacement noués. Dans la seconde section, très neuve, Marie-Frédérique Desbiens esquisse les contours du chantier que son travail invite à ouvrir à propos du « second mouvement romantique au Canada », plus conservateur. L'autrice voit dans les genres et les procédés qui apparaissent au tournant de 1855-1860 les traces d'un changement de régime d'historicité et fait l'hypothèse que celui-ci tiendrait, entre autres, à une nouvelle sensibilité religieuse faisant du futur le temps dominant et effaçant le présent, celui-là même que le « premier romantisme » plaçait au cœur de la littérature comme du politique. Cette ouverture finale autour des régimes d'historicité, témoigne de la fécondité de l'argumentation qui a été déployée et des suites qu'on en peut espérer.

La conclusion réserve également des surprises, qui invite à penser la littérature romantique du Québec *in situ*, c'est-à-dire dans le contexte artistique qui lui est propre. Marie-Frédérique Desbiens laisse alors loin derrière elle le lieu commun du désert culturel québécois de la première moitié du XIXe siècle. Enfin, rappelant les travaux de Claude Beausoleil, qui note la persistance au Québec de certains motifs romantiques, elle clôt son ouvrage en citant Octavio Paz, selon lequel « les petites littératures restent tributaires tout au long de leur existence des mouvements qui ont accompagné, favorisé leur naissance » (p. 308). Ainsi, le romantisme n'aurait pas été pour la littérature québécoise seulement un costume emprunté pour suivre la mode ou une étiquette à apposer sur des œuvres, mais bien plutôt l'occasion de définir dans le discours même les liens entre littérature et identité nationale.

Quelques remarques conclusives, de nature plus méthodologique, s'imposent. Malgré sa qualité, le manuscrit aurait pu faire l'objet d'une relecture plus serrée : on trouve des fautes et, çà et là, des tournures étranges. Aussi, quelques erreurs auraient dû être corrigées : par exemple, François-Xavier Garneau devient membre de la Société des Amis de la Pologne la première fois à Paris et la seconde à Londres (!) Des nuances auraient pu être apportées à certaines analyses à partir de travaux récents. Enfin, alors que certaines parties de la bibliographie sont d'une grande richesse, d'autres paraissent plus faibles : il n'y a ainsi quasi, à propos de F.-X. Garneau, que les travaux menés au Centre de recherche sur la civilisation canadienne-française (CRCCF) qui soient mentionnés. Enfin, un index des noms aurait facilité la circulation dans l'ouvrage. Mais ce sont là regrets de spécialiste, alors que l'ouvrage me paraît devoir être destiné à un auditoire plus large, pas exclusivement littéraire, qui découvrira tout un pan de notre littérature.

*

Cet ouvrage nous invite à transformer le regard que nous posons sur les débuts de notre littérature et de notre conscience nationale. Ce n'est pas rien. Cela mérite lecture. ❖